

NOËL DEVAULX

LE MANUSCRIT
INACHEVÉ

récits

nrf

GALLIMARD

NOËL DEVAULX

LE MANUSCRIT
INACHEVÉ

nrf

GALLIMARD

Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage quinze exemplaires sur vélin d'Arches Arjomari-Prioux numérotés de 1 à 15.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays.

© Éditions Gallimard, 1981.

à Thésa

Le manuscrit inachevé

Il y avait quelque temps — une bonne quinzaine — que je n'étais descendu au rez-de-chaussée où se trouvait l'annexe de la bibliothèque. J'avais été souffrant et, rétabli depuis peu, je n'avais pas eu l'occasion de visiter les armoires dévolues à l'histoire, la philosophie et la religion. Je pris donc l'escalier tournant avec les livres lus ou relus pendant ma maladie, qu'il fallait maintenant ranger. De plus, je venais chercher pour un vieil ami le poème de Job.

Jugez de ma stupéfaction : au beau milieu de la rotonde s'étalait un commerce de fleurs ! J'avais fait soigneusement masquer la porte vitrée qui donnait de plain-pied sur la rue. Elle était grande ouverte et les gens ne cessaient d'entrer et de sortir comme si toute notre petite ville avait rendez-vous aux fleurs. (C'était la Sainte-Marguerite.) Mais le désordre ne

s'arrêtait pas là. A l'éventaire des fleuristes s'adjoignaient des bocaux remplis de bonbons multicolores qui attiraient quantité d'enfants riant et se bousculant. Je restai médusé, mes livres sous le bras. Quand un peu d'assurance me fut revenue, je questionnai les deux femmes : « Qui leur avait permis d'occuper, que dis-je d'occuper ? de déménager la bibliothèque ? » J'en avais en effet conçu l'installation de façon pratique : les armoires faisaient le tour de la rotonde, à l'exception de la fenêtre qui s'ouvrait sur la cour et — je m'en repentai soudain — de la porte marouflée. Au milieu j'avais fait construire une sorte de kiosque composé de quatre armoires d'encoignure dont les fleuristes n'avaient pas hésité à se débarrasser en les reléguant devant la fenêtre, sans s'émouvoir d'en interdire l'accès. Pour comble, elles eurent l'air de tomber de la lune. « Elles avaient, disaient-elles, demandé l'autorisation à tout le monde. — Était-ce au majordome ? — Ah, elles ne savaient pas... — Au portier ?... — Non, mais sa femme venait aux fleurs chaque soir quand elles fermaient boutique... « J'enrageais devant une inconscience qui ne paraissait pas jouée. Les pratiques affluaient. Je pris le parti de me plonger dans ce chaos, tantôt arc-bouté, poussant une armoire, tantôt à quatre pattes entre deux seaux d'eau pleins de fleurs.

Le vieux professeur Hermann M... m'avait rendu visite durant ma claustration. Notre conversation en était venue par hasard à la Bible devant laquelle le

professeur ressentait une curieuse inhibition. Elle relevait moins d'un esprit sectaire que de l'irritation où le mettaient les adventistes qui forçaient sa porte une Bible à la main. Chose remarquable, il appartenait lui-même à une lignée d'exégètes rationalistes et son père, spécialiste du pentateuque, était resté un disciple incondtionnel de la doctrine des fragments. Aussi je sursautai quand il m'avoua n'avoir jamais lu le livre de Job. « Je ne pouvais concevoir, lui dis-je, qu'il se privât ainsi de l'un des textes les plus bouleversants de la littérature universelle. » Comme je partageais son horreur des propagandistes de tout poil, je parvins à le convaincre qu'il ne s'agirait pas de le convertir si je lui procurais le poème assorti d'une critique textuelle exhaustive et d'un commentaire féroceement radical.

Je finis par mettre la main sur les deux tomes de l'ouvrage. Il était près de midi. La sortie des classes enfantines provoquait une invasion tumultueuse. Je remontai en hâte l'escalier et débouchai à l'extrémité de la grande galerie où j'avisai la princesse qui s'apprêtait à sortir. Elle s'exclama : « Mon pauvre Hannes, que vous arrive-t-il ? vous voilà tout défait. Est-ce une rechute de votre grippe ?... »

« Madame (l'indignation me faisait bafouiller), j'aimerais que vous le vissiez de vos propres yeux. Notre rotonde est envahie. On y fait commerce de fleurs dans une humidité mortelle pour nos livres. L'audace de deux coquines, fortes d'on ne sait quelle

tolérance, a suffi à transformer cet asile de la pensée en un chaos indescriptible. Pour arracher un seul ouvrage à ce capharnaüm, il m'a fallu ramper dans une forêt de tulipes... »

La princesse se rendit-elle compte que les faits excédaient les petites vexations inséparables du service de l'esprit ? Elle détourna la tête, puis : « Certes, mon cher Hannes, voilà qui demande réflexion. Vous me pardonneriez car le landau m'attend. Remettez-vous : nous en parlerons à tête reposée... » Sur quoi elle m'adressa du bout des doigts le baiser symbolique qu'elle accordait à tout le monde.

De cette explosion, pourtant avortée, je ressentis un certain soulagement.

En contraste avec le désordre intolérable du rez-de-chaussée, la bibliothèque principale où j'allai passer ma fureur était une oasis de paix. Largement éclairée par de grandes baies donnant sur le jardin, elle datait de la construction du palais. Les armoires que, fermaient de magnifiques panneaux de marqueterie, regorgeaient de manuscrits enluminés, d'incunables... Je ne citerai qu'une apocalypse de Fulda qui laisse loin derrière elle celle de Beatus. Un poêle de faïence gigantesque avait cessé depuis longtemps d'assurer son service, mais témoignait de longues veilles studieuses. On prétendait qu'ici Melancthon avait rédigé les articles de la Confession.

L'annexe purement fonctionnelle que j'avais créée au rez-de-chaussée n'avait rien de commun avec cet ensemble admirable. Pour le moment, je me laissais pénétrer par l'action bienfaisante d'une atmosphère où l'érudition allait de pair avec l'art le plus raffiné. Et si le majordome n'était venu m'en distraire, j'aurais laissé passer l'heure de mon déjeuner.

Naturellement, je souhaitais avoir au plus tôt une conversation sérieuse avec la princesse. Comme par un fait exprès, elle demeura longtemps inabordable à la suite de circonstances diverses. En premier lieu, des étrangers arrivés en grande pompe dans notre cité accaparèrent une attention qui n'avait que trop tendance à se disperser en mondanités. Sa femme de chambre, d'ordinaire conciliante, se montra inflexible. Je me promis d'utiliser ce délai forcé pour mener ma propre enquête et m'astreignis à de fréquentes visites à la rotonde. Au début, ma présence ne parut pas gêner le moindrement les fleuristes. Elles apportaient leur marchandise de bon matin sur une petite charrette à bras, heureusement trop large pour passer par la porte vitrée, et la remisaient ensuite à l'écurie au vu et au su du portier. Elles disposaient les fleurs dans les seaux par catégories, mais composaient sur leurs tréteaux deux ou trois bouquets avec un goût très sûr que démentait la vulgarité de leur conversation et de leurs manières.

Je ne relevai aucune anomalie durant plus d'une semaine. L'une des femmes était jeune, de visage

agréable. L'autre fripée, voûtée, le regard sournois assorti d'un air de connivence dont vous cherchiez en vain le motif. Bref, deux personnages classiques du répertoire. J'avais débarrassé et replié l'escabeau de bibliothèque dont les marches servaient à la présentation des feuillages décoratifs. Je m'asseyais là, et sous le couvert d'un livre-prétexte, je ne perdais rien de leur bavardage. Leur accent, comme leur teint, trahissait une origine lointaine. Parfois, entre deux clientes ou dans le vacarme des collégiens, elles échangeaient quelques mots dans une langue étrangère.

Il arriva que, venu intentionnellement à une heure inaccoutumée, je fus témoin d'une bizarrerie. La porte marouflée fermée, c'était l'heure où elles préparaient leur départ. Ce soir-là, elles s'étaient adjoint la femme du portier, une commère reconnue, vipérine de surcroît. Toutes trois travaillaient à une belle couronne mortuaire devant laquelle elles tentèrent de faire écran en s'affairant fébrilement à ranger les plantes vertes. J'en avais assez vu : c'était une couronne de grand prix, une couronne de notable. Or, dans une ville où la moindre nouvelle était aussitôt répandue, comment n'aurais-je pas eu vent d'un décès de cette importance ? Le lendemain, je questionnai en vain les gens les mieux informés. A la nuit tombée, le veilleur appela à prier pour les morts. Le maréchal de la cour venait d'être foudroyé par une apoplexie. A peine ai-je besoin d'ajouter que, lors

des funérailles, je reconnus la plus belle couronne du char portant les fleurs.

Je l'avoue, peu à peu j'avais pris plaisir aux allées et venues de la belle fille au tint cuivré sans que les griefs du bibliothécaire eussent perdu de leur poids. De même, les défenses que l'esprit oppose à l'irrationnel — recours au fortuit, au fruit d'une coïncidence, critique du témoignage des sens... — n'avaient pas eu raison d'une méfiance qui me semblait partagée. Les conversations cessaient en effet ou se poursuivaient à mi-voix lorsque mon pas dans l'escalier annonçait ma venue.

Enfin j'eus l'espoir de voir sans tarder la princesse et je tournai et retournai dans ma tête la matière de cet entretien. Allais-je parler du fait étrange qui paraissait d'autant moins plausible, d'autant plus fragile que j'en étais plus éloigné, ou seulement du désordre introduit dans la bibliothèque ? Bien que j'eusse mis à l'abri les principales richesses, la sécurité des collections n'en restait pas moins compromise et c'était un devoir de ma charge de solliciter une directive.

J'en étais là de mes réflexions quand, un matin, j'avisai une croix de paille au milieu des brassées qui venaient d'être déchargées. Je l'ai dit, en dépit d'un charme auquel j'étais sensible, chacune de mes visites provoquait une tension, une lourdeur. Cette

nouvelle présomption me frappa démesurément et je me sentis menacé.

Peu après j'obtins l'entrevue si longtemps désirée. Le fait nouveau que j'ai rapporté avait levé mes scrupules et je dénonçai les audaces et les activités des étrangères sous tous leurs aspects. Une nervosité que j'avais peine à surmonter affaiblit-elle la portée de mon exposé, toujours est-il que la princesse se montra peu affectée par des singularités où je puisais quant à moi une angoisse incoercible, et qu'elle me laissa voir une pointe d'impatience alors que j'y insistais. En revanche, elle s'indigna longuement d'une intrusion qui bafouait son autorité : « Comment était-ce possible ? et quelles obscures complicités fallait-il soupçonner ? C'était là que se trouvait pour elle la seule obscurité. Elle allait, à l'instant, y faire toute la lumière... »

Loin de m'apaiser, ce dialogue de sourds ne fit que précipiter une décision encore hésitante. Je m'arrangeai pour ne pas l'accompagner à la rotonde, et le majordome (dont c'était, du reste, la fonction) fut chargé d'interrogatoires étrangers au vrai problème. Pour moi, après un service si plaisant, poursuivi tant d'années dans une confiance réciproque, je sollicitai mon congé. La princesse n'ignorait rien de mes préparatifs et ne manifesta aucune surprise : « Hannes, c'est encore votre peur de mourir ? – Très sincèrement, Madame, je crois qu'il y a autre chose... » Et c'était vrai : j'avais le sentiment profond de défendre

ma liberté. « Je me souviens, ajouta-t-elle, d'un conte oriental qui vous conviendrait à merveille, mais je m'en voudrais de peser sur votre décision... — elle hésita : — et sur votre destin... » Puis la vieille dame m'embrassa avec une émotion dont je fus touché aux larmes.

Je gagnai N..., ma ville natale, à quelques heures de route. J'avais en effet gardé des relations avec un vieux pasteur, autrefois l'ami de mon père. J'allais le voir presque tous les ans et j'espérais retrouver une place par son entremise. Une chose était sûre : il fallait éviter certaine diaconesse, véritable cerbère, qui montait une garde farouche auprès de lui, et m'inspirait une répulsion irraisonnée.

Je laissai mon bagage à l'auberge et me dirigeai vers le temple, une église antique dotée d'un magnifique clocher. Quelle ne fut pas mon épouvante quand, au détour de la rue, j'aperçus sous le vaste porche un étalage de fleurs ! Je distinguais mal les deux femmes, courbées, vaquant à leurs occupations derrière un rideau de plantes. A mon approche, elles se relevèrent brusquement. Mais elles n'étaient pas seules : l'horrible diaconesse trouvait là, à sa disposition, le décor floral du culte.

Furent-elles toutes trois prises de court ? Comme s'il s'agissait de quêter mon approbation, leurs regards

se portèrent sur l'accessoire funèbre qu'elles venaient sans doute de parfaire : une grande croix bourrée de mes fleurs préférées, de beaux mufliers de toutes les couleurs...

Anamorphose

